La Shoah / leurres et faux-semblants du « socialisme réel » - Jurek Becker, *Der Boxer* (1976)

*Die Shoah und die falschen Hoffnungen des real existierenden Sozialismus –
Jurek Becker, Der Boxer (1976)*

Martine Benoit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/523>

DOI : 10.4000/germanica.523

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 143-154

ISBN : 978-2-913857-21-6

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Martine Benoit, « La Shoah / leurres et faux-semblants du « socialisme réel » - Jurek Becker, *Der Boxer* (1976) », *Germanica* [En ligne], 42 | 2008, mis en ligne le 01 juin 2010, consulté le 06 octobre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.523>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

La Shoah / leurres et faux-semblants du « socialisme réel » - Jurek Becker, *Der Boxer* (1976)

Die Shoah und die falschen Hoffnungen des real existierenden Sozialismus – Jurek Becker, Der Boxer (1976)

Martine Benoit

- 1 En publiant en 1969 *Jakob der Lügner*, Jurek Becker initiait une démarche personnelle dans la littérature est-allemande de l'immédiat après-guerre. Ce travail s'insérait dans une lignée d'ouvrages parus dans la zone d'occupation soviétique et en RDA mais pour s'en distinguer fortement. En effet, dès l'émergence d'une littérature dans la zone est-allemande puis en RDA, le fascisme et la Deuxième Guerre mondiale sont au cœur des thèmes abordés : Anna Seghers publie en 1946 *Das siebte Kreuz*¹ consacré à la fuite réussie d'un prisonnier de camp hors d'Allemagne et dédie son roman « aux antifascistes vivants et morts d'Allemagne » ; Bruno Apitz fait paraître en 1958 *Nackt unter den Wölfen*², l'histoire du sauvetage d'un enfant juif par des prisonniers à Buchenwald³. Mais bien loin de l'optimisme et de la confiance qui habitent les romans « antifascistes », abandonnant aux autres tout pathos ou sentimentalité⁴, Jurek Becker faisait le choix d'un style dépouillé recherchant un ton objectif et distancié, mêlé d'humour⁵. Il semblait vouloir par là-même empêcher toute identification possible du lecteur (allemand) à la victime (juive) – empêcher le refoulement par le lecteur de sa propre responsabilité voire de sa culpabilité⁶. *Der Boxer*, paru en 1976 au Hinstorff Verlag à Rostock⁷, s'inscrit dans cette perspective et s'affranchit de la représentation officielle du résistant politique héroïque : un narrateur nous rapporte l'histoire de Arno, alias Aron Blank, son retour de déportation, sa recherche, fructueuse, du troisième de ses enfants. C'est un roman sur l'incapacité ou plutôt l'impossibilité du rescapé à reprendre vraiment pied dans une Allemagne devenue République Démocratique Allemande⁸.
- 2 Je voudrais établir une double lecture de ce roman, à la fois roman socialiste et roman sur un Juif survivant d'Auschwitz. Car ce qui est au cœur de ce récit, c'est la réflexion

sur l'intégration du déporté juif dans une Allemagne de l'Est qui avait fait de l'antifascisme son credo. La recherche historique a montré que la participation des Juifs communistes était particulièrement forte au sein de la nouvelle direction culturelle et politique en Zone d'occupation Soviétique puis à la création de la RDA⁹. Pour autant, Jurek Becker renverse les données : *Der Boxer* raconte en effet l'histoire de l'intégration manquée d'un survivant et de son fils. Et nous verrons que par-delà le constat d'une impossible intégration des rescapés juifs dans le nouvel Etat est-allemand, *Der Boxer* propose une introspection particulièrement sensible et douloureuse sur la figure du survivant, sur la difficulté de la transmission, sur les conséquences du traumatisme de la déportation.

Un citoyen est-allemand d'origine juive

- 3 *Der Boxer* se déroule de 1945 jusqu'au début des années 70, avec de rares retours en arrière sur la vie d'Aron Blank avant sa déportation. Juif survivant de différents ghettos et de déportation, Aron Blank s'installe dans le secteur soviétique de Berlin, car reconnu « Opfer des Faschismus », « victime du fascisme », il se voit octroyer certaines aides : on lui procure un appartement en parfait état (qu'il s'empresse de vider de son contenu), ayant appartenu à un certain Leutwein, membre précoce du NSDAP, petit-bourgeois minable, grande gueule, dénonciateur, suiveur (26) ; Aron Blank reçoit une pension lui permettant de ne pas se soucier de sa subsistance. Il a droit en outre pendant quelque temps aux colis du Joint. Il devient ensuite « Verfolgter des Naziregimes »¹⁰, « persécuté du régime nazi » : il reçoit une visite quatre fois par an d'un « membre de la commission », bénéficie d'une assistance médicale, se voit proposer une cure de trois mois dans un sanatorium (233). Aron Blank considère d'ailleurs « sa pension élevée comme le paiement d'un travail fait, pas une aumône mais bien des honoraires » (252), cette pension, plus conséquente que pour d'autres, vient de son passé « qui a plus de valeur » (252).
- 4 De même, Aron Blank semble avoir une certaine confiance dans le socialisme. Certes « sa relation à notre socialisme » est plutôt de l'ordre du « désintérêt bienveillant » (251) mais il se dit par exemple révolté contre la guerre en Indochine, la persécution des Noirs en Afrique du Sud, le gouvernement chilien (251) – en bon citoyen est-allemand, il voit l'injustice du côté américain et la dénonce. Sa vision des Russes¹¹ participe d'une veine similaire. Ainsi s'étonne-t-il du flegme et de la maîtrise de l'officier russe auquel il sert de traducteur ; pour ce soldat, il faut être particulièrement impartial avec les Allemands : « Notre travail ne doit pas être guidé par nos sentiments » (208). De plus, Aron est convaincu d'une radicalité plus grande des Soviétiques dans la chasse aux anciens nazis, ils « ont tiré un trait plus radical sur le passé » (151). Son ami de soûlerie, Ostwald, en est un exemple a contrario : juriste mis à pied puis interné sous Hitler, il a passé quatre années en prison et sept en camp de concentration. En 1945, il rentre au service de ses libérateurs britanniques dans la « traque des crimes nazis » (150). Cependant son supérieur lui reproche bientôt de suivre une vengeance personnelle et le met à pied. Il est facile de lire cet épisode comme la dénonciation du manque de volonté des Alliés occidentaux puis de la RFA de faire un réel travail d'éclaircissement des crimes nazis et de traque des anciens criminels. On sait que ce sont là des éléments d'un discours idéologique repris en RDA qui fit de ce déficit, validé cependant aujourd'hui par les historiens, un élément de

propagande en sa faveur¹². Mais Ostwald n'est pas convaincu par Aron : pour lui, tous les Alliés sont « du même bord » (151) – les Russes ne lui auraient pas plus laissé les mains libres que les Anglais. Et l'on voit alors comme Jurek Becker arrive, par la contradiction et la discussion, à faire passer une idée qui relativise le point de vue officiel en RDA.

- 5 L'épisode de la réaction d'Aron Blank lors du soulèvement du 17 juin 1953 montre lui aussi un certain attachement à l'Etat socialiste. Le 17 juin 1953, Aron Blank, pris dans un mouvement de foule, trouve les gens énervés et craint des violences. Il entend vaguement les revendications sur la fin des normes mais ne cherche pas à comprendre : pour lui, toute cette cohue marque « le début d'un pogrome ». Il court à l'école chercher Mark, rentre à la maison avec son fils, enferme la famille à double tour pendant trois jours. La radio est le seul lien avec l'extérieur, une chaîne lance des appels au calme, l'autre des appels à la poursuite de la résistance du soulèvement populaire. Irma, partie faire les courses, rapporte qu'elle a vu des chars : « C'est très bien, les chars sont la meilleure chose à faire », déclare Aron (255). Le calme une fois revenu, Aron s'empresse de partir avec sa femme et son fils à la mer à Binz.
- 6 La crainte viscérale d'un début de pogrome, la peur du chaos et des débordements, Aron les partage avec de nombreux citoyens est-allemands d'origine juive de l'époque. En effet, comme de nombreux survivants ou juifs communistes, Aron Blank se trouve le 17 juin 1953 « de l'autre côté de la barricade »¹³. On pense à Alexander Abusch, futur ministre de la culture, qui, dans ses Mémoires, associe la soirée du 16 juin aux retraites aux flambeaux des SA en janvier 1933 et parle de « mémoire involontaire »¹⁴. On pense à Stefan Heym qui se remémore la bataille des Ardennes lors des offensives allemandes¹⁵. On pense à Victor Klemperer qui accueille l'écrasement du soulèvement avec enthousiasme, « pour moi, les chars soviétiques ont des allures de colombes de la paix »¹⁶. En fait, ce qui lie Aron Blank à l'Etat socialiste, c'est cette conviction profonde que la RDA, par son inscription antifasciste, offre la meilleure garantie contre le retour des vieux démons. C'est là la seule crainte profonde d'Aron – qui est explicite dans sa réaction à la nouvelle d'Hiroshima et de Nagasaki :

Il se disait (...) qu'au loin, une satanée bande de fascistes n'avait toujours pas abandonné le combat et il ne voyait pas en quoi cela devait l'énervier qu'on inflige à ces criminels une immense claque (105).
- 7 Cette obsession traumatique d'une lutte antifasciste qui se prolonge dans la Guerre froide tourmente Aron Blank et l'isole : le seul Allemand avec lequel il se lie est Ostwald, un ancien juriste ; c'est un homme détruit par la prison et le camp, un homme exigeant l'idée d'une justice qui doit passer – c'est l'homme intransigeant qui se bat jusqu'au bout, jusqu'au suicide, contre le nazisme et ses résurgences.
- 8 Ainsi Aron Blank semble-t-il accepter le seul choix que lui laisse la RDA : être un citoyen comme les autres, certes favorisé, oublier le passé, commencer une autre vie où le socialisme est triomphant, oublier sa judéité aussi – et Aron le dit lui-même : quand son ami Abraham Kenick part en 1946 en Palestine, il aurait pu choisir l'Australie (179) ; être juif, ce ne peut être qu'une affirmation religieuse : « Un enfant de parents catholiques peut au début de sa majorité choisir librement s'il veut ou non être lui aussi catholique. Pourquoi refuse-t-on ce même droit aux enfants de parents juifs ? (298) »
- 9 Cette position est celle de l'Etat est-allemand qui n'acceptait qu'une définition religieuse de la judéité, qui ne considérait l'identité juive ni comme une nationalité potentielle, ni comme une ethnie, ni même comme une communauté de destin¹⁷. On

entend ici en écho les propos du père de Jurek Becker : « S'il n'y avait plus d'antisémites, crois-tu que je me serais senti une seule seconde juif ? »¹⁸. On entend aussi en écho la propre position de Jurek Becker : interrogé sur ses origines, il répond laconiquement qu'il a « des parents juifs »¹⁹.

Les échecs de la RDA

- 10 *Der Boxer* illustre aussi l'incapacité du survivant à s'intégrer ou plutôt ce roman suggère les manquements de la société est-allemande malgré le soutien affiché de l'État aux survivants. Pour le critique Heinz Wetzel, seule l'atmosphère libérale du milieu des années soixante-dix peut d'ailleurs expliquer la parution du roman, certes non plus chez Aufbau à Berlin mais dans la Maison d'édition moins prestigieuse de Rostock, le Hinstorff Verlag²⁰. Et si Chaim Shoham parle à raison de « recherche d'identité » et de « processus de socialisation ou peut-être plutôt d'assimilation »²¹, c'est à une assimilation ratée que nous assistons.
- 11 L'intégration est d'ailleurs d'emblée faussée : Aron Blank falsifie sa biographie, se réinvente une vie. Lui qui est né à Riga en 1900 dans une famille détachée de la tradition et qui émigre, encore tout jeune enfant, avec ses parents à Leipzig puis à Berlin où il reste jusqu'en 1934 pour partir en Bohême avec sa deuxième femme Lydia, une chrétienne – lui qui, avec l'invasion allemande, est enfermé dans un ghetto avec Lydia et leurs trois enfants, lui qui voit sa femme être arrêtée, deux de ses enfants mourir de faim, lui qui est déporté à son tour en ayant juste eu le temps de confier son dernier fils à une certaine Madame Fischer – lui, Aron Blank, devient en 1945, lorsqu'il remplit un formulaire pour l'obtention de papiers d'identité, Arno Blank, né en 1906 à Leipzig – christianisé par la seule interversion de deux lettres à son prénom, par un nouveau lieu de naissance, par une date de naissance qui efface les six années de ghetto et de camps.
- 12 Comment ne pas considérer cet épisode clé d'un retour d'Aron Blank dans la société allemande comme une expression d'une profonde défiance vis-à-vis des Allemands, ces personnages tant absents du livre, « eux », « sie », qui, Aron en est certain, distinguent, au lendemain de la guerre, un Juif aux seuls traits de son visage (15) et ne savent que manifester de la peur à leur endroit (18). Aron préfère d'ailleurs dormir dans une forêt un soir plutôt que de chercher un logis dans le village d'à côté, « dans un village si proche d'un ancien camp de concentration cela doit grouiller de gens *insupportables* » (59 – souligné dans le texte). Aron hésite ainsi longtemps avant de mettre son fils Mark à l'école : les enseignants sont certainement restés des « fascistes », les écoliers des enfants d'assassins (203). Même le résistant politique Alois Weber, ancien social-démocrate arrêté par la Gestapo puis interné, ne se montre pas exempt de préjugés vis-à-vis des Juifs :
 - Qu'avez-vous fait avant ?
 - Quand avant ?
 - Avant de venir ici
 - J'étais à Dachau, pas très loin d'ici
 - A Dachau ? N'y avait-il pas aussi un camp là-bas ?
 - Vous êtes marrant de dire 'aussi'
 - Comme prisonnier ?
 - Vous croyez que j'étais gardien ?

- Alors vous êtes juif
- En ai-je l'air ?, dit Weber, un politique !

- 13 Cet homme au passé irréprochable n'entend pas être confondu avec un Juif.
- 14 Aron reste en dehors de la vie sociale et politique de la RDA. Le document qui le reconnaît comme « Victime du fascisme » fait de lui à contrario une éternelle victime dans un pays où ce sont les résistants et les combattants qui sont glorifiés – c'est un cadeau empoisonné pour ce nouveau citoyen. Ainsi lorsqu'il part en cure dans un sanatorium pour « persécutés du régime nazi », il craint ces trois mois avec des « cas comme lui », avec des « *ruines des camps* qui du matin au soir n'ont d'autre occupation que de se raconter mutuellement combien tout cela avait été horrible » (233 - souligné dans le texte).
- 15 Mark Blank, le fils rescapé d'Aron, ne semble pas s'intégrer davantage. C'est d'ailleurs un incident à l'école qui donne au roman son titre : Mark rentre chez lui souillé de sang et défiguré par les coups. Son père est convaincu qu'il s'agit là d'un acte antisémite, d'un « pogrome en petit » (218) : seul un enfant aveuglé par la haine du Juif peut frapper aussi fort et aussi longtemps. On notera au passage le nom de l'agresseur de Mark, Winfried Schmidt : un patronyme banal affublé d'un prénom qui évoque les débordements délirants de la germanité – un nom qui, à lui seul, suggère l'Allemagne petite-bourgeoise suiviste et toujours menaçante.
- 16 Pour donner à Mark l'envie de réagir, pour que celui-ci ne soit plus jamais victime d'un tel acte, Aron invente une histoire : martyrisé à l'école par un garçon plus fort que lui, il aurait pris des cours de boxe et aurait ainsi réussi à intimider son adversaire. Mais alors que Aron conçoit la boxe comme un moyen de susciter la crainte chez les autres, Mark, dans son impulsivité et sa hargne, s'en sert pour se battre. On pourra noter ici deux choses : d'une part, c'est la seule agression antisémite rapportée dans le roman, aucun autre débordement de la sorte n'arrive. D'autre part, comme à de nombreuses reprises dans le roman, le lecteur reste dans le flou quant à la nature réelle de cet incident : Aron est seul persuadé de sa nature antisémite. Cependant, acte antisémite ou non, cette bagarre qui tourne mal suscite chez le lecteur une première impression étrange de décalage entre Mark et les autres enfants. La fuite en RFA puis en Israël où Mark trouve finalement la mort renforce cette idée d'échec du système éducatif socialiste en particulier et de la société socialiste en général qui n'ont pas su prendre le relais d'un père affaibli et faire sien ce tout jeune survivant.
- 17 C'est au cours de l'année 1960 que Mark fuit la RDA. Après des hésitations, un séjour à Hambourg, des voyages en France, au Maroc, en Yougoslavie, en Suède, à Mexico, le jeune homme se décide finalement pour Israël où son père perd sa trace en mai 1967, au moment de la guerre des Six-Jours. Mark se rend donc tout d'abord coupable de « Republikflucht », un délit considéré comme une bêtise (« car le fugitif abandonne la sécurité sociale pour l'insécurité »)²² et une « trahison à la patrie » car :
- Dans les conditions actuelles, c'est une trahison à la patrie quand un homme quitte la République Démocratique Allemande pour des motifs égoïstes et malfaisants, quand, quelles que soient ses motivations, il aide les ennemis du peuple à organiser la terreur et le sabotage contre la R.D.A.²³.
- 18 - une trahison dont se rendirent coupables pour la seule année 1960 quelque 200 000 citoyens est-allemands et qui, on le sait, mena à la construction du mur-frontière à Berlin²⁴.

- 19 Le choix du départ en Israël peut être éclairé de deux manières différentes. Il marque évidemment l'échec de l'éducation d'Aron, de sa tentative de refouler toute appartenance à la judéité pour mieux protéger son fils : car, Aron le dit lui-même, il n'avait surtout pas voulu « faire de lui un Juif » (298). Si Aron avait accepté le départ de son ami de déportation, Abraham Kenick, pour la Palestine en 1946, à la suite de ces rescapés montant dans des embarcations surchargées et parfois refoulées devant les côtes d'Eretz Israël, il refuse celui de Mark qui, à ses yeux, est anachronique.
- 20 D'autre part, en choisissant Israël comme point d'attache, Mark marque définitivement sa distance vis-à-vis de l'Etat est-allemand. En effet, si les relations entre la RDA et Israël peuvent être qualifiées de neutres, voire plutôt bonnes entre 1948/49 et 1956, une politique de confrontation s'installe assez brusquement avec la crise de Suez, la RDA accusant Israël d'être « l'instrument des impérialistes » opposés à l'indépendance des peuples du Proche-Orient²⁵. Par sa fuite hors de la RDA et par le choix d'Israël, Mark est doublement renégat.
- 21 Le roman suggère donc que le fils du rescapé, enfant lui-même survivant de ghettos et de camps, verse son sang pour Israël. On connaît la position de Jurek Becker envers Israël. Dans son texte daté de 1978, « Mon judaïsme », Jurek Becker estime que la politique de « ces Juifs qui s'établissent au Proche-Orient comme des seigneurs » est une politique « de brigands »²⁶ ; de même, dans une interview datant de 1986, Becker disait « découvrir dans l'Etat d'Israël des laideurs » : « On s'octroie là-bas des droits qu'on ne peut revendiquer même en se référant au passé des Juifs »²⁷. On pourra s'interroger sur l'épisode de la mort de Mark en pleine Guerre de Six-Jours. La mort du tout jeune survivant d'Auschwitz à Jérusalem serait-elle salvatrice ou bien au contraire signe de morbidité profonde ? Marque-t-elle une apogée, certes tragique, dans le combat des Israéliens pour la survie de leur Etat tout jeune ou bien est-elle à considérer d'une manière particulièrement cynique, le conflit israélo-arabe menant au supplice d'un rescapé de la Shoah qui avait échappé aux mains des nazis ? Pour Chaim Shoham, Jurek Becker a voulu faire de Mark Blank « le type du Juif israélien nouveau qui ne commence à boxer que lorsqu'il maîtrise l'art de la boxe au lieu de réserver cet art à des objectifs de défense »²⁸. Il faudrait donc voir dans cet épisode de Mark Blank en Israël la position de Jurek Becker sur ce pays. Une chose est sûre : Cette mort lointaine symbolise aussi la fin de la vie juive en RDA et en Allemagne.

Un roman de l'impossible introspection

- 22 *Der Boxer* est une sorte de très long entretien que mène un narrateur avec Aron Blank durant deux ans. Mais de même que ce roman s'inscrit en faux contre la lignée des Apitz et Seghers, de même cette interview ne veut surtout rien devoir aux romans par interview alors de mise en RDA, des romans fortement teintés de « réalisme socialiste » et où sont assénées de prétendues vérités. L'auteur prend ainsi deux précautions pour imposer un récit sensible et au plus proche de l'introspection.
- 23 Jurek Becker laisse d'emblée son personnage insister sur une aporie du récit : ce que nous lisons n'est pas l'histoire d'Aron, c'est l'histoire racontée par le prisme du narrateur (8). Dès le début du roman se trouve ainsi affirmé le hiatus entre l'histoire d'Aron et ce que nous lisons, est suggérée l'impossibilité d'un récit objectif du vécu. Loin des certitudes et des affirmations, le lecteur est confronté à des interrogations, des

blancs dans la vie d'Aron, que le narrateur – et le lecteur – tente comme il peut de combler²⁹.

24 À cette première précaution Jurek Becker en ajoute une seconde. Aron Blank souligne ainsi que nous sommes confrontés à une histoire singulière : « Je ne te raconte pas l'histoire de l'après-guerre, je te raconte ce qui m'est arrivé » (93). Cette insistance est de toute évidence pour Jurek Becker un moyen d'anticiper et de prévenir les réactions d'une critique prompte à rejeter tout récit insuffisamment fidèle à la doxa³⁰. L'histoire présentée est celle d'un rescapé, unique en soi.

25 Les entrevues commencent au début des années 70, c'est-à-dire au moment où en RDA paraissent des romans décisifs pour la mise en forme littéraire du travail de mémoire : on pense à *Kindheitsmuster* de Christa Wolf, à *Michael* de Klaus Schlesinger³¹, à *Pistole mit Sechzehn* de Erich Loest³². Mais, pour reprendre la très belle formulation de Stefan Braese, le roman de Jurek Becker est un roman sur « l'autre souvenir »³³, le souvenir meurtri, douloureux du rescapé. Deux moments du roman suggèrent la difficulté pour Aron Blank de « dire » Auschwitz. Lors de la deuxième rencontre avec son fils enfin retrouvé, Aron questionne Mark sur ses souvenirs :

- Sais-tu que tu étais dans un camp ?
- Oui, dans un KZ.
- Pouvais-tu te promener ?
- Oui.
- Qui t'a donné à manger ?
- Une femme.
- Quelle femme ? Comment s'appelait-elle ?
- Je ne sais pas.
- S'appelait-elle Madame Fischer ?
- Je ne sais pas.
- Habitait-elle dans la même baraque que toi ?
- Oui. Nous y dormions dans un même lit.
- Était-elle vieille ?
- Non, elle était belle.

26 La discussion terminée, Aron décide que le changement de sujet sera « définitif » : « il ne voulait plus jamais parler avec Mark du camp » (69). À la difficulté du dire sont ainsi opposés le mutisme et le repli sur soi.

27 Quelques pages plus loin, Aron tente d'expliquer au narrateur que le camp « continue d'exister dans (sa) tête » :

Ne crois pas qu'un tel camp soit fini d'un jour à l'autre (...) le camp te poursuit. La baraque te poursuit, la puanteur, la faim, les coups, la peur te poursuivent. Le manque de dignité et les humiliations te poursuivent. Des années après, tu te réveilles et tu as besoin de longues minutes pour t'habituer à l'idée que tu ne t'es pas réveillé dans le camp mais bien dans ta propre chambre. [...] Et en plein jour aussi, tu vois quelqu'un qui n'est pas là et tu entends parler quelqu'un qui est enterré depuis longtemps et tu as mal à un endroit où personne ne t'a plus frappé depuis ce temps-là (103).

28 Mais Aron s'arrête brusquement devant l'horreur à décrire et n'aborde plus le sujet au cours des échanges. Ce qui se trouve ainsi suggéré, ce n'est pas tant l'indicible de l'Événement que la douleur d'en évoquer seulement les séquelles, l'impossibilité de faire comprendre l'immensité du traumatisme. Dans une interview, Jurek Becker présentait son livre comme une tentative de comprendre par l'écriture « ce que signifie ne pas assumer son passé : cela signifie-t-il de devoir toujours y penser ? ou bien cela implique-t-il une sorte de déviance du comportement, cela signifie-t-il une phobie ? »³⁴.

Ainsi si Aron exprime au début du roman un certain contentement devant la sollicitude que le narrateur lui témoigne, devant cet intérêt pour sa personne et son histoire qui lui permet de ne pas « mourir d'asphyxie » (11), il ne peut se défaire d'une profonde défiance vis-à-vis de son interlocuteur qu'il soupçonne de mener des interrogatoires (250). De même, il est le seul à considérer deux événements comme des prodromes d'un antisémitisme flagrant, lors du soulèvement du 17 juin 1953, lors de la bagarre de Mark à l'école.

- 29 Aron Blank est en fait un anti-héros profondément fatigué, d'une fatigue qui l'accompagne partout, qui est persistante, une fatigue qui l'enferme. Aron Blank ne part pas chercher son fils probablement survivant en Bohême, « j'avais mal aux pieds » (33), dit-il laconiquement. Il ne sait d'ailleurs pas vraiment réagir à l'annonce de la survie de son fils, « Vous êtes tellement inactif » lui dit-on au Joint (39). Il ne veut pas travailler, il reste chez lui alors que son amie, Paula, n'aime pas « sa manière de ne rien faire de tous ses journées » (86). Cette fatigue est tellement grande qu'elle l'empêche de s'occuper de lui-même : ce n'est pas là de la résignation, insiste Aron, « c'est une fatigue immense » (253)³⁵.

Conclusion

- 30 Très loin des images mythiques du résistant antifasciste, Der Boxer place au centre du récit un rescapé fatigué, épuisé, incapable d'élever son seul fils survivant, qu'il perd. Ce roman dans lequel Jurek Becker, de son propre aveu, tentait de comprendre « dans quelle mesure un homme, après avoir vécu ou subi des souffrances, a le droit d'exiger qu'on se montre tolérant à son endroit »³⁶, questionne la capacité à assumer la responsabilité et le traumatisme de la Shoah tant sur un plan personnel que sur le plan politique. Y sont suggérés aussi bien l'impasse d'une survivance juive en RDA que l'incapacité politique d'une reconnaissance de la faute. En cela, Der Boxer est un roman dont on ne peut que s'étonner encore et toujours de la parution en Allemagne de l'Est en 1976.

NOTES

1. Anna Seghers: *Das siebte Kreuz*, Berlin, Aufbau, 1947.
2. Bruno Apitz, *Nackt unter den Wölfen*, Mitteldeutscher Verlag, 1958.
3. Voir Patricia Hemminghouse: « Vergangenheit als Problem der Gegenwart : Zur Darstellung des Faschismus in der neueren DDR-Literatur », in : Patricia Hemminghouse, P.V. Hohendahl: *Literatur der DDR in den siebziger Jahren*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1983, p.259-294.
4. Dans une interview donnée en 1990, Jurek Becker évoquait chez son père « une sorte de bouton sur la poitrine et lorsqu'on appuyait dessus, l'émotion montait à l'évocation de certains thèmes - je n'ai pas ce bouton » (Jurek Becker, interview avec Heinz Ludwig Arnold in : *Text und Kritik*, octobre 1992, Heft 116, ici p.6) ; de même, Jurek Becker se présentait dans une autre interview comme un homme « froid et distant » (Jurek Becker : « Hinter dem Rücken meines

Vaters – Interview mit Volker Hage (14.9.1986) », in : Volker Hage, Adolf Fink (éd.): *Deutsche Literatur 1986 – Jahresüberblick*, Stuttgart, Reclam, 1987, p.331-342 – ici p.337).

5. Voir notamment Hannes Kraus: « Sprachspiele – bitterernst », in: *Text und Kritik*, Heft 116, *op. cit.*, p. 39-43.

6. On connaît le scepticisme de Günter Kunert à la lecture du roman de Anna Seghers : « L'identification avec des personnages honnêtes du roman allège la conscience et permet de participer à une autre Allemagne, moralement intacte. Au lieu d'éveiller la tristesse, le livre apporte la consolation » (Günter Kunert, *Erwachsenenspiele*, Munich/Vienne, Hanser, 1997, p.120).

7. Jurek Becker: *Der Boxer*, Hinstorff Verlag Rostock, 1976. Les citations insérées dans le texte sont tirées de l'édition ouest-allemande parue chez Suhrkamp en 1976.

8. Irene Heidelberger-Leonard considère ainsi avec justesse les trois romans *Jakob der Lügner*, *Der Boxer* et *Bronsteins Kinder* comme une sorte de trilogie : *Der Boxer* raconterait l'histoire d'un Jakob survivant du ghetto et de la déportation, tandis que *Bronsteins Kinder* serait l'histoire du fils de Jakob/Aron Blank, Mark Blank, si celui-ci n'avait pas disparu en Israël au moment de la Guerre des Six-Jours (voir : Irene Heidelberger-Leonard: « Auschwitz denken. Auschwitz schreiben. Mutmassungen über Jurek Becker », in : Irene Heidelberger-Leonard (éd.): *Jurek Becker*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992, p.189-206).

9. Voir Karin Hartewig: « Die Loyalitätsfalle – Jüdische Kommunisten in der DDR », in: Moshe Zuckermann (éd.): *Zwischen Politik und Kultur – Juden in der DDR*, Göttingen, Wallstein, 2002, p.48-62 – ici p.48.

10. En 1947, l'« Association des persécutés du régime nazi » (*Vereinigung der Verfolgten des Naziregimes*) remplace les associations des « Victimes du fascisme » (*Opfer des Faschismus/ODF-Verbände*), voir Thomas Hauray: *Antisemitismus von links – Kommunistische Ideologie, Nationalismus und Antizionismus in der frühen DDR*, Hamburg, Hamburger Edition, 2002, notamment p.311.

11. Voir l'interview de Jurek Becker de 1990, dans laquelle celui-ci insistait sur le fait que son père et lui avaient été libérés par l'Armée Rouge : « Cela a de manière profonde guidé sa vision du monde. Jusqu'à sa mort en 1973, il en a ressenti de la gratitude » (*Text und Kritik*, Heft 116, *op. cit.*, p. 9).

12. Voir par exemple : Jürgen Danyel, Olaf Groehler und Mario Kessler: « Antifaschismus und Verdrängung. Zum Umgang mit der NS-Vergangenheit in der DDR », in: Jürgen Kocka et Martin Sabrow (éd.): *Die DDR als Geschichte – Fragen – Hypothese – Perspektiven*, Berlin, Akademie Verlag, 1994, p.148-152.

13. Karin Hartwig: « Auf der anderen Seite der Barrikade – Der 'Volksaufstand' vom 17. Juni 1953 und die Juden » in: *Jüdische Allgemeine Zeitung*, 18.6.2003.

14. Détail rapporté par Karin Hartwig pendant un débat lors du symposium de Tel-Aviv consacré au judaïsme en RDA – voir : Moshe Zuckermann, *op. cit.*, p.242.

15. Karin Hartwig: « Auf der anderen Seite der Barrikade », *art.cit.*

16. Steven A. Aschheim: « 'Genosse Klemperer' – Kommunismus, Liberalismus und Judesein in der DDR 1945-1959 », in: Moshe Zuckermann (éd.), *op. cit.*, p.184-209, ici p.193.

17. Angelika Timm: « Ein ambivalentes Verhältnis – Juden in der DDR und der Staat Israel », in: Moshe Zuckermann, *op. cit.*, p. 17-33, ici p. 19.

18. Jurek Becker, « Mein Judentum », texte de 1978 reproduit p. 15-24, in: Irene Heidelberger-Leonard, *op. cit.* (ici p. 17).

19. *Ibid.*, p. 15.

20. Heinz Wetzl: « Holocaust und Literatur – die Perspektive Jurek Beckers », in: *Colloquia Germanica*, Bd.21 (1988), I, p. 70-76 – ici p. 75.

21. Chaim Shoham: « Jurek Becker ringt mit seinem Judentum – 'Der Boxer' und Assimilation nach Auschwitz », in: Walter Röll, Hans-Peter Bayerdörfer (éd.), *Jüdische Komponenten in der deutschen Literatur – die Assimilationskontroverse*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986, p. 225-236 – ici p. 231.

22. Article du *Berliner Zeitung* du 11 décembre 1957 reproduit in: Hermann Weber (éd.): *DDR – Dokumente zur Geschichte der Deutschen Demokratischen Republik 1945-1985*, Munich, DTV, 1986, p. 232.
23. Article de la revue *Junge Generation – Monatsschrift für Fragen der Jugendbewegung*, de 1955 reproduit p.222-223 in : Hermann Weber (éd.) : *op. cit.*, ici p. 222.
24. Voir notamment Dietrich Staritz, *Geschichte der DDR 1949-1985*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1985.
25. Lothar Mertens: « Antisemitismus/Antizionismus in der DDR », in: *epd-Dokumentation*, 10/2003, Francfort-sur-le-Main, p. 51-59.
26. Jurek Becker, « Mein Judentum », *op. cit.*, p. 20.
27. Jurek Becker, « Hinter dem Rücken meines Vaters », *op. cit.*, p. 337.
28. Chaim Shoham, *op. cit.*, p. 236
29. Voir Anna Chiarloni: « Von der Schuld, noch am Leben zu sein – Einige Bemerkungen zum Roman *Der Boxer* von Jurek Becker », in: Irene Heidelberger-Leonard (éd.), *op. cit.*, p. 137-146; voir aussi David Rock: « Jurek Becker and the GDR », in: Robert Atkins and Martin Kane, *Retrospectiv and Review – Aspects of the Literature of the GDR 1976-1990*, Rodopi, Amsterdam/Atlanta, 1997, p. 261-277. Volker Wehdeking parle dans ce contexte de la tradition juive du récit (Volker Wehdeking: « *Der Boxer* und die übermächtige Vergangenheit – Distanzierungsversuche vom eigenen Trauma », in: Irene Heidelberger-Leonard (éd.), *op. cit.*, p. 222-235).
30. Voir Peter Lübke: « Sieg in der Niederlage ? Jurek Becker: *Der Boxer* », in: *Deutschland-Archiv*, 1977, 10.Jg., Heft 8, p. 866-868.
31. Voir l'article de Daniel Argelès dans ce même numéro
32. Voir Patricia Hemminghouse, *op. cit.*, p. 285-294.
33. Stefan Braese: *Die andere Erinnerung - Jüdische Autoren in der westdeutschen Nachkriegsliteratur*, Berlin, Philo, 2002.
34. Jurek Becker, *Text und Kritik*, Heft 116, *op. cit.*, p. 7.
35. Voir Leonardo Tofi: « Der Kampf gegen die Müdigkeit: Jurek Beckers Romane von *Irreführung der Behörden* bis *Aller Welt Freund* », in: Anna Chiarloni, Gemma Sartori, Fabrizio Cambi (éd.): *Die Literatur der DDR 1976-1986 – Akten der internationalen Konferenz*, Giardini, Pisa, 1988, p. 151-157.
36. Interview de Jurek Becker au *Berliner Zeitung* en 1974, reproduit p. 95 in: Sander L. Gilman: *Jurek Becker – Die Biographie*, Berlin, List, 2004.

RÉSUMÉS

Der Boxer, paru en 1976 au Hinstorff Verlag à Rostock, est le troisième roman de Jurek Becker. Moins connu et moins apprécié que *Jakob der Lügner*, *Der Boxer* est à la fois un roman socialiste et un roman sur un Juif survivant d'Auschwitz. Jurek Becker y dit l'incapacité ou plutôt l'impossibilité du rescapé à reprendre vraiment pied dans une République Démocratique Allemande. Loin de la grandiloquence d'un Bruno Apitz mais aussi des bons sentiments d'une Anna Seghers, Jurek Becker propose en outre une introspection particulièrement sensible et douloureuse sur la figure du survivant, sur la difficulté de la transmission, sur les conséquences du traumatisme de la déportation. C'est un roman étonnant et déroutant, qui dévoile une part de l'histoire de la RDA et de sa manière de se confronter au passé.

Der Boxer, der 1976 im Hinstorff Verlag in Rostock erschien, ist Jurek Beckers dritter Roman. Es ist ein erstaunlicher Text, der zugleich ein sozialistischer Roman und ein Roman über einen Auschwitz-Überlebenden ist. Darin thematisiert Jurek Becker die Unfähigkeit bzw. die Unmöglichkeit des Geretteten, in der neu gegründeten DDR Fuß zu fassen – aber auch die Unfähigkeit des neuen Landes, dem Überlebenden eine neue Perspektive anzubieten. Jurek Becker, der sich von den heroisierenden Übertreibungen eines Bruno Apitz oder der übertreibenden Gutmütigkeit einer Anna Seghers entfernt, zeigt darüber hinaus mit viel Sensibilität und Spürsinn die Konsequenzen des Traumas und die Schwierigkeit des Überlebens. *Der Boxer* erlebte zwar mit Recht nie den Ruhm von *Jakob der Lügner*, es ist nichtsdestotrotz ein bemerkenswerter Roman über die DDR und ihre Art, mit der Vergangenheit umzugehen.

INDEX

Mots-clés : Shoah, RDA

oeuvre citée *Der Boxer*

AUTEURS

MARTINE BENOIT

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3